

Sous la direction de
Jean-François Marmion



La bibliothèque idéale de **psychologie**

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.
Crédit couverture : ©AdobeStock.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion et Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2020

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361066147

La bibliothèque idéale de PSYCHOLOGIE

Sous la direction de
Jean-François Marmion

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines
Une collection créée par Véronique Bedin



AVANT-PROPOS

De Théodule Ribot à Jacques Lacan, en passant par l'incontournable famille Freud ou Alfred Binet, des *Principes de psychologie* de William James au *Merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik en passant par *Comment se faire de bons amis?* de Dale Carnegie ou *La mise en scène de la vie quotidienne* d'Erving Goffman, ce livre vous permettra de faire un « tour du monde ». Et ce monde, c'est la psychologie... qui prétend elle-même rendre compte de milliards de mondes : chacun de nous.

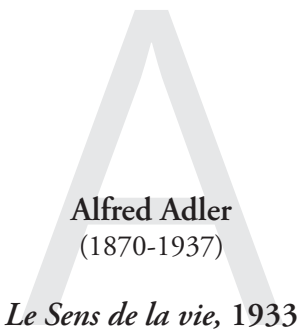
Évidemment, l'être humain se voit bien en peine de se cartographier lui-même. Il est complexe, l'animal. Par quel bout se prendre ? L'intelligence, le flux de conscience, le développement, le cerveau, l'environnement social, l'apprentissage, la pulsion, la personnalité, l'inconscient ? Les grands psychologues ont tenté d'escalader l'Everest en suivant des versants différents, ce qui pose néanmoins un petit problème : leurs modèles sont cohérents pris isolément, mais ne concordent pas toujours entre eux. L'être humain reconstitué en additionnant leurs contributions est trop prototypique, contradictoire et abstrait pour qu'on s'y reconnaisse. Un peu comme la créature de Frankenstein, censée incarner un homme normal, mais auquel le côté de bric et de broc donne finalement des allures de pantin artificiel, même s'il ne demande qu'à être comme nous. Constat d'échec ? Non, pas plus que l'astrophysique et la mécanique quantique, toutes deux aussi impressionnantes qu'incompatibles. C'est plutôt une invitation à la

prudence, atout majeur pour se préserver du pire ennemi de la science : le dogmatisme.

Cette diversité d'approches de la psychologie fut toujours émaillée de démonstrations livresques qui ont fait date, mais que l'on ne lit plus forcément aujourd'hui. Aussi, si vous avez raté les épisodes précédents depuis les années 1870, qui virent les prémices de la psychologie académique, ce livre est pour vous. Cette sélection de classiques, qui court jusqu'au ^{xxi}^e siècle, vous présentera en filigrane l'histoire de cette discipline protéiforme, mais aussi celle de notre société, s'imprégnant peu à peu de nouveaux discours et paradigmes. Les feuilles mortes, les jeunes pousses et les vénérables futaies qui plient mais ne rompent pas, sont à votre portée.

Excellentes découvertes !

Jean-François Marmion



Alfred Adler
(1870-1937)

Le Sens de la vie, 1933

Qu'est-ce que « le sens de la vie » ?

Une question éternelle, qui résonne toujours avec force à l'heure actuelle, alors que la « quête de sens » et l'envie de donner « plus de sens à sa vie » sont revendiquées ouvertement dans les médias et dans l'édition.

Mais il ne faut pas s'y tromper. L'ouvrage d'Alfred Adler lui donne une finalité plus large, en l'inscrivant dans un tout social et la perspective d'une humanité idéale.

Cet ouvrage est le dernier du psychologue d'origine autrichienne, installé à New York pour fuir le nazisme et divulguer librement les principes de la psychologie individuelle, dont il est le fondateur. Un testament faisant la synthèse des concepts phares de la théorie adlérienne, de ses idées philosophiques, métaphysiques, autant que psychiatriques.

Pour son auteur, chaque individu est unique et développe, au cours de la petite enfance, une force créatrice libre, une loi dynamique, laquelle détermine le « style de vie » où se trouvent canalisés « instinct, tendance, sentiment, pensée, action, attitude vis-à-vis du plaisir et de l'insatisfaction, et enfin égocentrisme et sentiment social », pointe-t-il en guise d'introduction.

Les névroses et les errances, les perversions, résulteraient d'une fuite devant les responsabilités sociales et le bien commun, pouvant s'expliquer par une défaillance dans le processus du développement du « sentiment social ».

Et tout se jouerait dans l'enfance, comme chez Sigmund Freud, mais loin des pulsions et de la théorie sexuelle. Pour Adler, en effet, le surgissement du sentiment d'infériorité, inhérent à la condition humaine, constituerait une piste plus sûre. En guise de thérapie, on peut donc chercher à comprendre comment l'on est venu à le compenser dans l'enfance pour gagner en confiance en soi, ou à le surcompenser de manière plus pathologique.

Autres objectifs : éduquer pour éviter les dérives (et ceci en commençant par les parents), mais aussi réconcilier l'individu avec son juste potentiel, en l'aidant à dépasser la frustration incomprise des premiers temps de la vie, et restaurer le sentiment d'appartenance à la communauté. Toutefois, Adler se défend bien de toute notion « d'inconscient refoulé », trop freudienne ! Il entend « jeter un pont entre le sens réel de la vie et l'action erronée de l'individu ». Mais, ceci posé, quel est enfin ce « sens réel de la vie » ? Adler demeure un indéfectible optimiste, qui croit au progrès de l'humanité. Nous nous devons ainsi de « trouver un chemin à peu près correct pour un but idéal de perfection », selon lui, et ce, en suivant la voie de nos ancêtres.

Et, pour Adler, le sentiment social qu'il faut développer signifie avant tout « la tendance vers une forme de collectivité qu'il faut imaginer éternelle, comme elle pourrait à peu près être imaginée si l'humanité avait atteint le but de la perfection. »

La collaboration, c'est la vertu. Gêner la collaboration, c'est le vice, écrit-il encore.

Quelle place pour cette pensée adlérienne aujourd'hui, peut-on s'interroger, à l'heure même où le modèle de développement de l'humanité se trouve fortement ébranlé ?

Sophie Viguié-Vinson

Dan Ariely
(1967)

*Toute la vérité (ou presque)
sur la malhonnêteté, 2013*

Qu'est-ce qui pousse les honnêtes gens à tricher ? En effet, avouons-le, nous avons tous plus ou moins tendance à nous arranger avec la vérité, tout en nous considérant comme assez intègres. Dan Ariely, psychologue, spécialiste d'économie comportementale, l'explique ainsi : notre comportement est guidé par deux motivations contraires, tirer le plus grand bénéfice d'une situation, mais tout en apparaissant honnête et respectable. Pour satisfaire les deux, nous trichons, mais seulement un petit peu, ceci afin de préserver notre image.

Dans un style vivant, émaillé d'exemples de la vie quotidienne, mais toujours étayé par ses recherches, Ariely dresse ainsi l'inventaire de nos irrationalités.

D'après lui, la logique du « crime rationnel » consisterait à toujours chercher un maximum d'avantages tout en prenant un minimum de risques. Or ce n'est pas ce qu'il constate dans ses expériences. Ses cobayes étudiants sont rémunérés en fonction du nombre d'exercices mathématiques qu'ils réussissent. Lorsqu'on leur donne l'occasion, ils trichent à leur bénéfice, mais pas de façon rationnelle : ils s'octroient toujours le même nombre de points supplémentaires, peu importe le montant de la récompense, même si on leur laisse l'occasion de tricher davantage.

Pourquoi ? Pour rester cohérents avec ce qu'ils pensent être, c'est-à-dire honnêtes, affirme Ariely.

Il constate aussi que la tricherie varie en fonction de la créativité. Plus on est créatif, plus on triche, car on imagine davantage de scénarios justifiant sa conduite.

Comment lutter contre cette filouterie? L'un des meilleurs moyens, explique encore Ariely, serait de diminuer notre capacité à légitimer nos actes, en signant un engagement sur l'honneur ou encore en assistant à un cours de morale juste avant de passer à l'acte, par exemple. Voilà qui, paraît-il, compliquerait un peu plus nos petits arrangements avec la vérité...

Marc Olano

**Richard Bandler (1950)
et John Grinder (1940)**

La Structure de la Magie, 1975-1976

Tout commence en 1973, quand deux Américains, Richard Bandler, étudiant en psychologie à l'université de Santa Cruz, et John Grinder, professeur de linguistique au sein de la même université, cherchent à élaborer ensemble un nouveau type de thérapie. Pour ce faire, ils partent observer des thérapeutes qui, à cette époque, acceptent de recevoir des patients pour lesquels les thérapies psychanalytiques ne fonctionnent pas : Milton Erickson, père de l'hypnose moderne, Virginia Satir, thérapeute familiale, ainsi que Fritz Perls, fondateur de la Gestalt-Thérapie. Bandler et Grinder s'aperçoivent que, par-delà la diversité des modèles théoriques dans lesquels ils puisent, tous ces thérapeutes ont une chose en commun : ils utilisent des stratégies de communication particulièrement efficaces. Bandler et Grinder en tirent une première conclusion : les décideurs et les leaders d'opinion sont ceux qui communiquent et se comportent selon un certain type de stratégies. Alors que l'intérêt pour les thérapies non psychanalytiques se développe, les auteurs cherchent à proposer des procédures et techniques de travail sur soi qui faciliteraient à la fois les apprentissages et permettraient un changement durable. Bandler et Grinder absorbent aussi les travaux de l'anthropologue Gregory Bateson, comme ceux des linguistes Noam Chomsky et Alfred Korzybski. Dans leur premier livre, *La Structure de la Magie*, ils lancent le concept de programmation neurolinguistique (PNL), qui s'appuie sur un triple postulat. Le premier est que les êtres humains,

pendant leur existence entière, programment leur façon de penser, d'écouter, de ressentir, de communiquer et de se comporter (programmation).

Cependant, chacun de nous possède des logiciels de programmation différents acquis en fonction de l'expérience.

Conclusion : puisque nous avons tous un cerveau, nous sommes tous potentiellement capables de réaliser ce que réalisent les esprits les plus créatifs et brillants.

Le deuxième postulat est que nous pouvons, par des techniques d'apprentissage, agir sur notre système nerveux central, en augmentant notre capacité de penser, de ressentir et d'agir (neuro).

Le dernier postulat est enfin que notre langage structure et donc reflète notre mode de pensée (linguistique).

Les premiers modèles élaborés par la PNL s'intéressent surtout au langage en tant que phénomène linguistique. Mais assez rapidement, sous l'influence du chercheur et consultant Robert Dilts, les modèles de la PNL s'intéresseront avant tout aux représentations sensorielles du sujet. Et, à partir de 1980, Bandler et Grinder élargiront les champs d'application de la PNL à des domaines divers comme la créativité, le sport, ou la pédagogie.

Sarah Chiche

Gregory Bateson
(1904-1980)

Vers une écologie de l'esprit, 1972

Comment donc appréhender une unité dans ce vaste recueil d'articles abordant tour à tour l'anthropologie, l'analyse de la schizophrénie ou la dynamique des écosystèmes ? Ces fragments hétéroclites se présentent pourtant comme autant d'étapes d'une seule pensée en constante reformulation.

Bateson revient d'abord sur les problèmes posés par son premier ouvrage, *La Cérémonie du Naven*, paru en 1936. Celui-ci s'inscrit résolument dans les sciences humaines de l'époque, tout en frayant une voie d'analyse originale. L'analyse de la société se trouve alors écartelée entre deux pôles, d'une part l'anthropologie culturaliste, dont Margaret Mead, future épouse de Bateson, est une représentante éminente, qui place l'individu au centre de l'analyse des phénomènes sociaux, appréhendés comme le résultat d'interactions individuelles. D'autre part, l'approche durkheimienne, pour laquelle les ressorts individuels sont secondaires car, derrière les conduites individuelles, ce sont la société et ses normes qui agissent. Bateson se démarque des deux approches. Il y oppose une approche interactionniste de l'individu, conçu comme l'ensemble des relations le liant à son environnement, ce que traduit la notion d'« écologie de l'esprit ». Mais la singularité de Bateson tient à son approche cybernétique. Il conçoit les comportements individuels comme les unités d'un système assurant la régulation de l'ordre social. Cela apparaît avec clarté dans son analyse de la société balinaise : la stabilité de celle-ci se manifeste en tout endroit du système, dans chacune des interactions élémentaires qui le composent. Dans une fameuse séquence de photographies, Bateson représente le jeu d'une mère balinaise avec son fils, où on la voit

stimuler sexuellement l'enfant jusqu'à ce que, parvenu à un état de grande excitation, il se jette à son cou. Alors la mère se détourne, adoptant la position d'un spectateur observant complaisamment le courroux de l'enfant. Ce qui tend à « diminuer la tendance de l'enfant à un comportement compétitif ou de rivalité », note Bateson. Ce trait se retrouve dans le mode de règlement des conflits, fondé sur l'évitement réciproque des belligérants.

À l'opposé, Bateson observe chez les Iatmul l'existence d'une rivalité entre clans donnant lieu à des interactions symétriques, soit une séquence d'affrontements cumulatifs, que Bateson nomme « schismogénèse ».

C'est ici qu'intervient la cérémonie du Naven, mettant en scène un oncle maternel (wau) et son neveu (laua) appartenant, malgré le lien familial, à deux clans différents. Dans le rituel initiatique, si le laua se vante, le wau ne répond pas de manière symétrique, mais mime grossièrement une femme, pour caricaturer la soumission. Ce qui contribue, souligne Bateson, à désamorcer la rivalité clanique. Si l'emballement symétrique ne peut être contenu, la société est condamnée à changer, ou à mourir.

Xavier De La Vega

Jean-Léon Beauvois (1943)
et Robert-Vincent Joule (1948)

*Petit traité de manipulation
à l'usage des honnêtes gens, 1987*

Oubliez tout ce que vous pensez savoir sur le *Petit traité*! Best-seller scientifique? En réalité, un roman-manifeste sur la mort du personnage et son remplacement par les situations, véritables déclencheurs de nos émotions, humeurs, jugements et comportements. Et tant pis pour les romantiques du XIX^e siècle.

Mais reprenons l'histoire par son commencement. En 1987 paraît *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, écrit par les deux universitaires français Robert-Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois. À l'époque, en France, la psychologie sociale demeure assez confidentielle. Inspirés par les travaux internationaux sur les processus décisionnels de l'individu en société et sur la soumission à l'autorité, les auteurs, en bons psychologues sociaux, ont le génie de ne pas commettre un énième essai abscons, mais d'accrocher le public avec un titre provoc' aux accents soixante-huitards.

Le succès est au rendez-vous. Plus de 300 000 exemplaires sont vendus à ce jour, ce qui en fait le plus grand succès francophone de psychologie sociale. Premier enseignement, Le Petit traité est plus qu'un livre: c'est un pont. Il relie le monde marginalisé de la psychologie sociale à celui de la communication, des écoles de commerce, des politiques et des entreprises...

Mais que raconte ce fameux livre? On y suit les (més) aventures de Madame O., personnage fictif d'un pays non moins fictif, la Dolmatie. Dans le tourbillon d'une vie banale, qui ressemble à s'y méprendre à la nôtre, elle consomme ce dont elle n'a pas besoin ou envie de consommer, s'enlise dans

ses mauvais choix (de films, de transports...), tente d'arrêter de fumer... Madame Bovary s'ennuyait de son existence? Pas dupe, Madame O. tente simplement de la traverser en l'optimisant.

Mais, même modeste, l'ambition n'est pas tenable. Chaque situation décrite révèle les manipulations qu'elle subit, les tentations auxquelles elle succombe, les regrets qu'elle maudit. Loin d'être un objet descriptif, le livre décortique ces situations par un adossement aux théories de la psychologie sociale, permettant au lecteur de comprendre comment Madame O. passe à côté de sa liberté.

Dans ce roman scientifique de psychologie (et contrairement à un roman psychologique), on ne connaît pas grand-chose de Madame O., si ce n'est un ici et maintenant contemporain et impersonnel. Travail formidable de déconstruction du quotidien, cet ouvrage révèle ceci : tout comme Madame O., « je ne suis pas un personnage. J'existe à peine. Je suis la conséquence des situations (sociales) dans lesquelles je me trouve ». C'est un renversement de paradigme majeur. Et un coup de maître, assurément. Car le duo d'auteurs est parvenu à présenter son livre comme un guide scientifique de manipulation, alors qu'il constitue peut-être avant tout le constat amer, et documenté scientifiquement, du mariage difficile de la liberté et de la condition humaine. Un parfait cheval de Troie.

Maxime Morsa

Henri Bergson (1859-1941)

L'Évolution créatrice, 1906

« Vous auriez pu être un mathématicien, vous ne serez qu'un philosophe. »

Ainsi Honoré Desboves, professeur de mathématiques, accueille la décision de son élève, Henri Bergson, de préparer le concours de l'École normale supérieure... en lettres. Célèbre, l'anecdote, n'en est pas moins significative. Car l'attachement de Bergson aux mathématiques, et plus généralement aux sciences, ne se démentira jamais. Tous ses grands livres entretiennent ainsi un lien étroit avec elles : la psychologie expérimentale, la neurologie, la biologie, la physique, l'anthropologie...

Marquant la philosophie française du ^{xx}e siècle, dans ses courants « bergsoniens » (avec Maurice Merleau-Ponty, Gilles Deleuze), tout comme « non bergsoniens » (avec Georges Canguilhem, Michel Foucault), ce dialogue avec les sciences est précisément ce qui, chez Bergson, est le plus actuel.

À partir de sa thèse de doctorat de 1889, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui s'appuie sur l'opposition entre la durée et l'espace, Bergson va tâcher, tout au long de sa carrière philosophique, de dégager la part plus ou moins grande de création, de nouveauté et d'imprévisibilité inhérente à la réalité. C'est ce qu'il fait à propos de la vie dans son ouvrage *L'Évolution créatrice*, paru en 1906. Assumant son étiquette de spiritualiste convaincu, Bergson affirme que le réel est mû par un « élan vital ». Impulsion de création traversant la matière en l'orientant dans de multiples directions, cet élan vital ne se confond pas du tout avec les mécanismes biologiques et chimiques.

De même que la mémoire bergsonienne, l'élan vital se rattache plus à l'âme qu'au cerveau. Sa nature, entièrement spirituelle, révèle que les structures de la vie, des plus simples aux plus complexes, ne se réduisent pas à la mise en œuvre d'un plan préétabli. Bergson pense l'évolution comme le surgissement de formes vivantes imprévisibles qui sont autant de solutions originales à un problème posé par les nécessités physicochimiques. Ainsi, l'évolution n'accomplit pas un destin tracé d'avance.

La matière est ce qu'il reste de l'élan vital. Son étendue est une retombée, une tension qui s'est détendue, un élan figé, dévitalisé. Le temps lui-même, qui n'existe que dans la mesure où il est en mouvement permanent, procède de l'élan vital.

Ainsi, Bergson montre que la conscience la plus profonde, celle de la durée intérieure, est un instinct de l'élan vital.

Au tournant du XIX^e siècle, en plein positivisme triomphant, le philosophe réhabilite dès lors l'intuition, jusqu'alors occultée par la science et le langage, comme la seule méthode philosophique permettant de comprendre l'essence de la vie.

Louisa Yousfi

Éric Berne
(1910-1970)

Analyse transactionnelle et psychothérapie, 1961

Quand *Transactional Analysis in Psychotherapy* est publié, Éric Berne est établi depuis une quinzaine d'années en Californie, qui est alors le berceau des thérapies dites « humanistes », dont l'âge commence.

Psychiatre des armées pendant la Seconde Guerre mondiale, Berne, démobilisé, ne revient pas vivre à New York où il s'était installé en 1936, venu du Canada. Il choisit la côte Ouest, où il reprend sa formation de psychanalyste auprès d'Erik Erikson.

En 1956, il est refusé par l'Institut Psychanalytique de San Francisco. Cette date marque un tournant tant dans sa pensée que son écriture. Son premier livre, *The Mind in Action*, dédié à sa mère, en 1947, visait surtout à simplifier les notions de psychiatrie et de psychanalyse.

Mais une décennie plus tard, dans trois articles présentant la notion d'états du moi, le virage est pris. L'un des articles, intitulé « Transactional Analysis: A New and Effective Method of Group Therapy », pose ainsi la première pierre. Puis en 1961, avec *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, Berne officialise sa méthode, destinée à un traitement plus rapide qui engage la participation active du patient. L'ouvrage, dédié par Berne à son père médecin, mort prématurément, est celui auquel se réfèrent les exégètes de l'analyse transactionnelle à la recherche des racines de la théorie. Dans un style ravageur, mélange d'humour parfois caustique et de profondeur, l'ouvrage comporte tous les concepts importants qu'il développera aussi dans des livres ultérieurs: l'interprétation de la psychopathologie en termes d'états du moi; l'analyse des échanges, sous le nom de transactions, des jeux psychologiques

(séquences répétitives amenant à un résultat pénible pour les protagonistes), des scénarios de vie; la thérapie des psychoses fonctionnelles et des névroses, la thérapie de groupe.

En annexe, une étude de cas sur l'efficacité de la méthode en thérapie brève sur une patiente. Si Berne est conscient que celle-ci n'est pas tout à fait « guérie », à l'époque il pense que le travail doit se poursuivre par une analyse classique sur le divan. Depuis, les praticiens modernes de l'analyse transactionnelle n'estiment plus devoir s'en tenir à des changements comportementaux, et poussent la thérapie plus loin.

Ce n'est pourtant pas cet opus qui mettra Berne sur le devant de la scène, mais le best-seller *Games People Play, Des Jeux et des hommes*. Le titre accrocheur, la dynamique fascinante des jeux psychologiques, avec leurs intitulés souvent humoristiques, ont braqué les projecteurs sur ce psychiatre novateur, repéré mais pas encore célèbre. Le texte est pourtant moins clair qu'*Analyse transactionnelle et psychothérapie*.

Berne publiera deux autres ouvrages majeurs (*Principes de traitement psychothérapeutique en groupe*, en 1966, et *Que dites-vous après avoir dit bonjour?*, à titre posthume en 1971), et le moins rigoureux *Sex in Human Loving*, en 1970.

Si vous ne lisez qu'un seul de ses livres, choisissez *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, vous y trouverez tout pour saisir sa méthode.

Laurie Hawkes

Hippolyte Bernheim (1840-1919)

De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille, 1884

Longtemps, un patient réfractaire aux traitements se voyait soupçonné de simulation, de mauvaise volonté, et renvoyé aux mains des guérisseurs, rebouteux et autres magnétiseurs. Pourtant, certains guérissaient, sans médication, sous l'effet conjugué de la parole et du sommeil provoqué.

Il fallut l'obstination d'un Franz Anton Mesmer, d'un Armand Chastenet de Puységur, d'un James Baird ou d'autres explorateurs de l'inconcevable pour que ces expérimentations réunies sous le nom d'hypnose soient envisagées dans leur capacité de guérison, au même titre que d'autres thérapies.

Et, au ^{xix}e siècle, Jean-Martin Charcot se penche sur ces pratiques à La Salpêtrière, qui voit accourir des foules impatientes d'assister à ses leçons. Il y suscite l'enthousiasme en obtenant de pauvres cobayes exhibés des contorsions ahurissantes. Mais les guérisons sont aléatoires.

Dans toute l'Europe, on cherche un remède à cette « hystérie » diagnostiquée à tour de bras. L'hypnose et son auxiliaire, le sommeil hypnotique, deviennent la panacée des docteurs en vue.

À Nancy, Hippolyte Bernheim mène, lui, des expériences l'amenant à conclure : « Il n'y a pas d'hypnose, il n'y a que de la suggestion ». Il fut le premier à séparer les concepts d'hypnose et de sommeil, affirmant qu'il n'est pas nécessaire d'endormir le patient pour l'amener à des conduites assurant la guérison. Il est aussi le premier à parler de thérapeutique, via le compte rendu de nombreuses séances d'hypnose en hôpital ou à son cabinet, *via* des interventions en public, des articles de revues médicales ou ses ouvrages.

« L'idée tend à devenir acte, c'est-à-dire que le cerveau actionné par une idée actionne les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée, absolument comme une pile mise en activité actionne les fils télégraphiques qui en émanent », écrit-il en 1891 dans le journal *Le Temps*.

Ce concept-pivot lui apporta louanges et marques d'intérêt venues de toute l'Europe, et même d'au-delà de l'Atlantique, avant que sa notoriété ne s'efface progressivement au fil du xx^e siècle...

Cathy Bernheim